



CHEYNE ÉDITEUR, 2009

Isabelle Damotte

**On ne sait pas si ça existe,
les histoires vraies**

60 pages

ISBN 978-2-84116-149-2

15 €

**ENFANCES
À LIRE**

ON NE SAIT PAS SI ÇA EXISTE, LES HISTOIRES VRAIES

Ce recueil pourrait se définir comme un poème choral, comme on le dit d'un film, sauf qu'ici le cœur est étrangement silencieux, les enfants sont sans voix et c'est le poète qui a dû leur prêter la sienne. Sept enfants, cela fait sept chapitres, sept prénoms et sept histoires : Judith a trois ans, Adrien, six, Philémon et Marco, sept, Pierre, dix, Luc, quatorze et Bernardine est la plus grande. Ils vivent ensemble dans un foyer, une institution quelconque – pensionnat, hôpital, maison de redressement, orphelinat ou tout cela à la fois. Ils ont été « livrés », ont monté seuls, un jour, le grand escalier en se tenant à la rampe, on leur a dit « sois sage, attends-nous-là », puis « les mères décrochent les enfants de leurs bras et disparaissent ».

Rien ne peut combler alors le vide, l'absence des parents, du grand frère ou de la petite sœur. Les adultes ici sont des dames en bleu, des « géantes », des « docteurs Loup », tous, silhouettes en carton qu'on ne peut véritablement toucher et qui ne peuvent vous toucher :

*« Ne me touchent ni le savon blanc
ni les mains qui habillent
ni celles qui retirent les draps du lit ».*

Ce que l'on devine derrière ces petits récits en vers, ce sont des deuils, des disparitions, des accidents, des folies, des maladies, des violences et maltraitements, mais cela n'est jamais que suggéré, passé par le filtre de la conscience enfantine :

*« Mon père est marin
un marin c'est un père qui s'en va et
revient.*

*Promesse dispersée
sur la mer*

*Le marin disparaît »,
« maman
robe déliée*

*a trébuché
vers le ciel »,
« Je tiendrai par la main le petit frère.
Nous envelopperons de terre le bébé mort »,
« Mais ils ne sauront pas maman posant
sa main de force contre la gazinière.
Après elle étendait la crème et la bande
verte et me serrait contre elle. »*

Mais il n'y a rien à dévoiler, à peine a-t-on besoin de comprendre. Les vies apparaissent avec leur aspect légendaire, telles que se les représentent les enfants, les parents sont des rois et des reines, les mères sont belles, les pères galopent sur des chevaux noirs, Hänsel et Gretel entrent dans la forêt pour détruire les cabanes ennemies, les portes des châteaux se sont refermées tandis que la reine des neiges secoue là-haut ses oreillers. Si les contes de fée affluent souvent, c'est sûrement à cause de la violence qui les imprègne, toute semblable à celle qu'ils ont connue ou connaissent : la chevalière sur la main qui les frappe pour les punir de leur maladresse ne peut être pour eux qu'une bague de chevalier. Leur passé remémoré si haut en couleurs, mais beaucoup trop envahissant, tout-puissant, contraste avec leur vie présente incolore, noyée dans le blanc de l'évier, de la faïence et du carrelage, de la paraffine, du savon, des draps empesés comme des pierres, du ciel, du sable et des flocons. Sur le linge resplendit le rouge des petits rubans cousus par la mère avant la séparation : « N°359 rouge dans la peau retournée des vêtements » ; tous les enfants savent que Judith conserve précieusement cachées sous son oreiller les pelures des crayons de couleurs ; Pierre se souvient qu'il accrochait au bas de la robe de sa mère des pinces à linge multicolores, Luc ne se lassait pas de jouer avec le bob rouge de sa petite sœur Anna et Marco regardait sa maman défaisant les ourlets lui révéler des couleurs qui n'avaient pas passé au soleil. Aujourd'hui, les journées passent, toutes grises, on va du réfectoire au

dortoir, on reste assis en haut de l'escalier, les mains ne savent plus se nouer en farandoles, on marche deux par deux sur la route, les rondes tournent à vide :

« *Les enfants font la ronde
ils tourmentent le vide*

*Le matin sous le soir le soir sur le matin
passe passe passera... »*

Pourtant, c'est à une farandole que ressemble ce livre : comme sur un petit théâtre défilent les enfants, passant chacun leur tour devant nous pour se présenter, décliner leur identité :

« *Je m'appelle Judith, j'ai trois ans.*

Ma mère est belle, ses yeux sont verts

La nuit mon père galope sur un grand cheval noir »,

« *Je m'appelle Adrien, j'ai six ans.*

Les dames m'obligent à me réveiller le matin.

Je tiens la pierre dans ma main »,

« *Je m'appelle Philémon, j'ai sept ans.*

La reine a oublié mon nom.

Le roi a refermé la porte du château »,

« *Je m'appelle Pierre, j'ai dix ans.*

Ma mère danse.

Mon père est marin

un marin c'est un père qui s'en va et revient »,

répondant par avance aux deux questions auxquelles ils sont habitués – comment t'appelles-tu ? quel âge as-tu ? –, puis livrant souvent un bout de généalogie rêvée, dans une formule qui devient comme une ritournelle réitérée deux, trois fois dans le cours du poème. On perdrait son temps à vouloir donner un statut à ces textes qui ne sont ni des monologues intérieurs (mis à part les petits préambules en italiques qui les précèdent chaque fois), ni des soliloques, car les enfants semblent bien s'adresser à un lecteur, voire à un public. Ce sont, au fond, des tirades à leur manière, timides, chantonnées.

Or, ce qui caractérise tous ces enfants démunis et meurtris, c'est une forme d'aphasie, une faillite générale du langage. On veut pourtant les faire parler, de force, les faire raconter (« *ils veulent que je claque les dents*

contre les mots »), obtenant le résultat inverse.

« *Je mâche*

les boules chiffonnées des mots.

Tu as avalé ta langue ? ils disent.

J'avale ma langue » et « *le silence essuie ma bouche* » dit l'une,

« *Je tourne la langue de silence sept fois dans nos bouches* » dit l'autre,

ou bien :

« *Et je vomissais*

et je regardais flotter les morceaux de

mots dans la cuvette émaillée ».

La description exacte de ce phénomène est donnée par Bernardine, que tous appellent sœur Grenadine, qui a grandi dans le foyer, la seule adulte acceptée par eux :

« *Ils posent les mots*

sur le rebord

séparés

des paroles ».

Le paradoxe est de leur faire

retrouver la parole en la leur donnant par le biais d'un poème, leur offrant

l'occasion de « se répandre »

autrement qu'ils ne le font

habituellement, de se mouvoir

librement, eux qui ne se déplacent

qu'à grand peine, oppressés,

emmurés en eux-mêmes.

Le poète leur prêtera ses armes et,

ce faisant, tentera de donner un

début de sens à ces existences

malmenées.

Le titre du recueil, qui en est aussi

le dernier vers – « *Mais on ne sait pas si*

ça existe, les histoires vraies » –

est peut-être l'une de ces phrases

qu'a entendues dans sa classe Isabelle

Damotte qui est enseignante, ou lors

d'un atelier d'écriture qu'elle a

l'habitude d'animer auprès de jeunes

enfants. Et peut-être même est-elle,

cette phrase impossible qui défie les

lois de la logique et casse les

séparations de rigueur, le point de

départ, ce qui a motivé la

composition de ces histoires

fragmentaires, histoires vraies,

histoires inventées, histoires que l'on

s'invente pour soi, qui savent

retrouver cette sorte de poésie privée

faite de gestes, d'images et de rituels

de conjuration solitaires, qui sert à se

garantir de l'état de détresse.

C'est étrange à dire, mais la poésie a sûrement quelque chose à voir avec cette petite Judith aux poumons malades qui garde sous son oreiller les pelures des crayons de couleur et qui sait attendre, « une joue prudente appuyée sur les mots d'autrefois ».

Françoise Le Bouar